

Nouveau malaise dans la civilisation

Mathieu Bélisle

Number 74, Fall 2018

Révolution sexuelle, prise 2 ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89676ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélisle, M. (2018). Nouveau malaise dans la civilisation. *L'Inconvénient*, (74), 43–49.

NOUVEAU MALAISE DANS LA CIVILISATION

Mathieu Bélisle

Il est impossible de ne pas se rendre compte en quelle large mesure l'édifice de la civilisation repose sur le principe du renoncement aux pulsions instinctives, et à quel point elle postule précisément la non-satisfaction de puissants instincts. Ce « renoncement culturel » régit le vaste domaine des rapports sociaux entre humains ; et nous savons déjà qu'en lui réside la cause de l'hostilité contre laquelle toutes les civilisations ont à lutter.

SIGMUND FREUD, *Malaise dans la civilisation*

#MeToo, #MoiAussi, #YoTambien, #QuellaVoltaChe, #我也是, et j'en passe, le mouvement lancé par l'actrice américaine Alyssa Milano, qui a accusé de viol le producteur Harvey Weinstein, s'est répandu aux quatre coins du monde et continue de défrayer la manchette. Les réseaux sociaux, où l'on débite habituellement les plus plates insignifiances, ont enfin pu servir une cause utile. Plusieurs victimes y ont trouvé un espace où leur parole pouvait être accueillie, où les proches, connaissances et amis avaient l'occasion de témoigner leur soutien, ne serait-ce que par une marque de tristesse ou un mot d'encouragement. La plupart des témoignages n'ont pas débouché sur des poursuites judiciaires, et dans l'état actuel du système, qui peine à trouver les moyens adéquats pour traiter les plaintes, on peut comprendre que bien des femmes (elles comptent pour quatre-vingt-cinq pour cent des victimes alléguées ; quatre-vingt-seize pour cent des

agresseurs présumés sont des hommes) n'aient pas eu envie de se lancer dans une bataille perdue d'avance. Le constat est brutal : seulement trois cas d'agression sexuelle déclarés sur mille mènent à une condamnation en justice¹. Trois sur mille – vous avez bien lu. Se trouve-t-il quelqu'un pour penser que les neuf cent quatre-vingt-dix-sept autres cas sont infondés, que toutes ces femmes qui ont porté plainte ont fabulé ou alors qu'elles étaient en réalité pleinement consentantes ? Plutôt que de voir dans le mouvement #MoiAussi une preuve supplémentaire du triomphe de l'Empire du Bien ou de réduire les dénonciatrices à des furies prêtes à tout pour satisfaire leur soif de vengeance, il faut avoir l'honnêteté d'admettre que quelque chose, dans la justice comme dans la sexualité, ne tourne pas rond, que nous faisons face aujourd'hui à un *nouveau* malaise dans la civilisation.

Si le mouvement de dénonciation a atteint une ampleur

aussi extraordinaire, ce n'est pas par envie de communier avec la foule déchaînée, même si les mouvements de masse peuvent bien sûr conduire à des débordements (comme cette lettre hallucinante parue dans le *Washington Post* dans laquelle l'auteure en appelait à la haine de tous les hommes²), mais tout simplement parce que la société dans laquelle nous vivons témoigne d'une sensibilité accrue face aux violences sexuelles *sans pour autant que cela se traduise dans l'ordre de la justice*. On peut évidemment s'interroger sur les raisons de cet accroissement de sensibilité, qui encourage l'identification d'un nombre sans cesse grandissant de victimes et le développement d'un véritable complexe victimaire, suivant lequel chaque individu peut désormais exiger que soit reconnue sa souffrance particulière, notamment pour tout ce qui touche à la discrimination et à l'appropriation culturelle, encore que cette sensibilité s'exprime à propos de formes de violence que nul ne songe à contester, par exemple celle subie par les sportifs professionnels (je songe aux coups portés à la tête dont les grandes ligues sportives ont récemment reconnu les conséquences funestes)³. On peut s'inquiéter que le combat contre les violences sexuelles débouche sur de nouvelles formes de violence, qu'une violence en chasse simplement une autre et fasse de nouvelles victimes. On peut penser que toutes ces dénonciations ne changeront rien au nombre et à la gravité des agressions, que les instincts de prédation de certains individus sont de toute manière trop puissants pour être réprimés. Mais il demeure un fait dont il faut prendre acte : non seulement les violences sexuelles ne sont plus tolérées, mais des comportements qui, il n'y a pas si longtemps encore, faisaient partie du commerce amoureux et servaient à confirmer la vigueur du désir masculin sont devenus carrément irrecevables. Rien de tout cela ne devrait nous étonner. Le mouvement auquel nous assistons est l'une des conséquences logiques de la revendication d'égalité des femmes, dont le passage du statut de mineures au statut de personnes légales s'est réalisé dans le dernier demi-siècle et dont les effets sont appelés à se faire sentir encore longtemps. Un tel passage implique nécessairement, d'une part, que les femmes puissent opposer une résistance de principe à des gestes et à des paroles qu'elles se sentent aujourd'hui autorisées à dénoncer, et, d'autre part, que plusieurs hommes qui considéraient les femmes comme une simple extension d'eux-mêmes et voyaient dans leur refus un reste de pudibonderie ou une réticence appelée à tomber doivent revoir de fond en comble leur manière d'être et de penser.

De tels changements ne peuvent pas se produire par la magie d'un décret ; ils demandent du temps. Il faut rappeler le caractère extrêmement récent de la conquête de l'égalité des femmes. Au Canada, la pleine égalité juridique a été reconnue en 1929, à la suite de la célèbre affaire « personne ». En France, le législateur a mis fin à l'incapacité juridique de la femme mariée en 1938. Au Québec, la même décision est survenue en 1964. Cette accession à la majorité légale et à la pleine existence juridique a annulé le principe suivant lequel toute femme était appelée à passer de l'autorité du père à l'autorité du mari et demeurait, quelle que soit sa situation, un sujet incomplet. Un tel changement est fondamental, dé-

cisif même, dans la mesure où il a fourni les conditions favorables à l'émergence de possibilités jusqu'alors plus ou moins interdites par les lois et les coutumes. Parmi ces possibilités se trouve celle de se constituer en sujet juridique autonome, habilité à porter plainte et à obtenir réparation en justice, notamment dans des cas de violence sexuelle. L'historien Georges Vigarello a bien montré que la notion de viol ne pouvait gagner sa pleine réalité juridique tant que les femmes n'obtenaient pas la majorité légale et que, même après l'obtention de cette majorité, les services policiers et les tribunaux ont continué d'être marqués par « l'impossible vision du traumatisme⁴ » subi par les victimes.

Or c'est précisément cette impossible vision du traumatisme qui se situe au cœur des revendications du mouvement #MoiAussi. Dans sa globalité, un tel mouvement n'a rien à voir avec une chasse aux sorcières – ou dans ce cas-ci : aux *sorciers* – menée par des féministes jusqu'au-boutistes ayant décidé d'en finir avec les hommes. Les quelques cas de lynchage médiatique sont évidemment déplorables (ils le sont d'ailleurs peu importe l'enjeu), mais ils témoignent d'une exaspération légitime, qui existe sans doute depuis longtemps, exaspération née de la contradiction entre le principe d'égalité inscrit dans les lois et les chartes et la tendance générale à banaliser les violences sexuelles. En somme, si les femmes ont décidé de parler comme elles l'ont fait, c'est qu'elles ont compris que, pour l'heure, leur parole était l'unique preuve qu'elles pouvaient revendiquer, et la compassion de leurs proches la seule réparation qu'elles pouvaient espérer, à moins de vouloir subir l'odieuse d'une confrontation avec leur agresseur et d'un contre-interrogatoire où la partie adverse aurait l'occasion de s'attaquer au plus infime détail pouvant jeter le doute sur leurs intentions et leur vertu.

•

Je crois que nous sous-estimons l'effort que les victimes doivent déployer pour prendre la parole. En ce sens, l'aveuglement constaté par Vigarello ne touche pas seulement l'ampleur du traumatisme subi, il concerne aussi la charge pénible de formuler les accusations, expérience qui est souvent vécue par les victimes comme une deuxième malédiction, après celle de l'abus ou de l'agression. Le dévoilement d'une affaire braque les projecteurs sur la culpabilité de l'agresseur, mais je pense que les victimes luttent depuis le début avec leur propre culpabilité, comme si elles en venaient à penser qu'elles avaient une part de responsabilité dans les torts qu'elles ont subis ; que le crime ne consistait pas seulement, comme l'écrivait Simone Weil, dans « le transfert du mal de celui qui le commet à celui [ou dans ce cas-ci : à *celle*] qui le subit⁵ », mais aussi, ajouterais-je, *dans le transfert de la faute*, dont elles devenaient dès lors les porteuses malheureuses. Les études montrent d'ailleurs que les jeunes victimes croient d'emblée en leur propre faute – c'est la raison du long silence dans lequel elles s'enferment le plus souvent. Le paradoxe de la « victime coupable » tient à une croyance ancienne – due à l'héritage religieux ou à notre bagage anthropologique, je l'ignore – qui veut que le mal comme le bien sont toujours,

d'une certaine manière, voulus ou mérités, que rien n'arrive pour rien, que la victime n'est jamais sans rapport avec les torts qu'elle a subis. Peut-être cela a-t-il quelque chose à voir avec la vieille loi du bouc émissaire qui prévoit que la victime soit chargée des fautes d'un autre, des fautes qu'elle n'a pas commises et qu'on lui demande pourtant d'expier. Plus concrètement, le sentiment de culpabilité de la victime s'explique par le fait que l'agresseur est très souvent un proche ou une connaissance, que l'agression s'inscrit donc dans une histoire commune faite de silences et de non-dits, de chantage et de manipulation, complicité toxique qui brouille les frontières entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux, et convainc très facilement la victime qu'elle n'est pas sans reproche.

l'intégrité même de la personne, sa capacité à dire « je », qui est ébranlée. Dès lors, comment avoir l'assurance que d'autres la croiront, quand elle-même peine à comprendre ce qui s'est passé, à se convaincre qu'elle n'y est pour rien ? Ces autres, souvent eux aussi des proches de l'agresseur, accepteront-ils son témoignage ? Voudront-ils prendre parti pour elle contre lui, ou opteront-ils pour la stratégie du moindre risque en se réfugiant dans la neutralité silencieuse ? Toutes ces questions dévoilent un jeu complexe d'intérêts que la victime n'avait pas entrevu. Il y a la vérité, il y a la justice, il y a la dignité de la personne, valeurs auxquelles rien, en théorie, ne devrait faire obstacle. Sauf que dans les faits, de telles valeurs paraissent bien fragiles dès lors que l'image de la famille ou de l'institution, le rendement ou le bon fonctionnement de la

Il faut avoir l'honnêteté d'admettre que quelque chose, dans la justice comme dans la sexualité, ne tourne pas rond, que nous faisons face aujourd'hui à un nouveau malaise dans la civilisation.

Tantôt l'agression apparaît comme un événement isolé, imprévisible – le proche avec qui les rapports étaient jusque-là normaux ayant commis un écart, lequel ne s'est jamais reproduit –, tantôt elle s'inscrit dans une séquence répétée, qui peut devenir routinière et d'autant plus nocive. Dans tous les cas, l'agression apparaît aux yeux de la victime comme une chose si énorme, si excessive qu'elle-même peine souvent à croire que cela lui soit arrivé. Comment cet homme a-t-il pu me faire ça ? Comment ai-je pu ne pas voir venir la chose ? Et pourquoi n'ai-je pas réagi plus tôt ? La recherche d'une explication ramène forcément la victime à elle-même, à ses désirs et à ses fragilités, aux circonstances qu'elle n'a pas su prévenir ou contrôler. Comment tout cela a-t-il été possible ? C'est le propre de l'événement traumatique de résister aux efforts de rationalisation, de se présenter aux yeux de la victime comme une énigme sans cesse renouvelée. Les séquences repassent en boucle dans la mémoire, chaque détail, chaque geste est passé au peigne fin de l'analyse. « L'événement » encombre l'esprit, nuit à son fonctionnement, provoque des absences, entrave l'être tout entier. L'agression sexuelle n'appartient jamais vraiment au passé, ou alors relève d'un passé qui, justement, ne passe pas, qui maintient son actualité douloureuse en surgissant à l'improviste dans l'esprit de la victime, comme si elle y était encore, que la menace pouvait réapparaître à tout moment.

C'est cette présence sans cesse réactualisée qui empêche « l'événement » de s'inscrire dans la trame de l'existence, qui le rend si lourd à porter. Coupable, la victime l'est déjà, à ses propres yeux, par son silence et par ses doutes, par l'incertitude qui la plombe et ramène cette question pénible : suis-je vraiment une victime ? Même dans les cas les plus évidents d'agression, la réponse, apparemment, ne va pas de soi. C'est

compagnie, la réputation d'un grand homme ou la mémoire d'un défunt risquent d'être entachés.

Au fond, ce que je veux faire voir, ce sont les obstacles considérables qui encombreront le chemin d'une victime qui choisit de dénoncer son agresseur : la honte d'être victime, souvent mêlée à l'incertitude de l'être ou non, le sentiment de culpabilité qui vient à la fois de l'agression passée et des dommages que la dénonciation à venir risque de causer, la gêne de rendre publics des pans entiers de son intimité sans savoir où son témoignage la mènera, la crainte de ne pas être crue ou alors de subir des quolibets, voire d'être harcelée par des prédateurs anonymes – les fameux « trolls » – flairant l'occasion d'exploiter ce qu'ils percevront comme une faiblesse. Tout cela sans oublier le fardeau de la preuve qui, la plupart du temps, retombe sur la victime, elle dont la parole s'opposera à celle de l'agresseur. Voilà qui explique le fait que des victimes ne parlent jamais, ou alors qu'elles attendent vingt, trente ou quarante ans, ou alors la mort de leur agresseur, avant de témoigner. Mais voilà aussi pourquoi je suis convaincu qu'une femme qui lance des accusations sur la place publique ne le fait pas à la légère, que sa prise de parole est le fruit d'un long cheminement où elle a dû répondre à l'avance à une multitude d'objections, se convaincre de sa propre dignité, de la nécessité d'être entendue et de faire porter le poids de la faute à celui qui l'a commise. Les jugements iniques et les fausses accusations demeurent évidemment possibles, le jeu de la mémoire et de l'oubli peut aggraver des faits et en gommer d'autres, mais il ne faut pas oublier que l'accusé qui s'estime lésé peut faire appel ou engager une poursuite en diffamation (c'est d'ailleurs ce qui s'est produit dans le cas de la journaliste Sandra Muller, l'initiatrice de #BalanceTonPorc, version *hard* du mouvement⁶, qui devra se défendre en justice contre celui

qu'elle a mis en cause) et placer la plaignante dans la position encore plus précaire de la « fausse » accusatrice. C'est pourquoi je suis de plus en plus persuadé qu'en cette matière il faut non seulement revoir le fonctionnement de l'appareil judiciaire (en créant par exemple un tribunal affecté uniquement aux cas de violences sexuelles – je laisse aux légistes le soin de statuer), mais aussi accorder systématiquement aux victimes alléguées une *présomption de crédibilité*.

•

Je me souviens que, pendant les semaines où paraissaient les témoignages des femmes agressées, où les « grandes » histoires succédaient aux « petites », aussi bien celles mettant en cause les figures les plus en vue que celles visant de parfaits inconnus, je ne voyais rien d'autre à faire que de laisser passer la vague, à la fois attristé et étonné de la voir durer aussi longtemps. Je découvrais avec stupeur que des femmes que je connaissais et fréquentais chaque jour avaient décidé de dire « moi aussi ». Généralement, celles que je lisais ne parlaient pas de viol ou d'agression majeure, mais de toutes sortes de paroles et de gestes avilissants qui se situaient dans une vaste zone grise où elles s'étaient retrouvées comme prises au piège.

ventions d'un autre écrivain, amateur de provocations, à qui je m'étais finalement permis de répondre afin d'exprimer mon malaise quand il avait évoqué le danger de croire les femmes sur parole. Comme il arrive toujours sur les réseaux sociaux, où il n'y a décidément pas moyen de débattre, l'échange avait tourné au vinaigre, expérience désagréable qui m'avait confirmé qu'il valait mieux garder le silence.

Les semaines passant et les révélations succédant aux révélations sans qu'on en voie la fin, j'ai été pris d'incrédulité. Comment pouvait-il y avoir autant de victimes et d'agresseurs sans que j'aie rien vu ? Les relations entre les hommes et les femmes s'étaient-elles à ce point dégradées ? Je n'avais évidemment pas la naïveté de croire que tout le monde vivait une idylle perpétuelle, qu'il n'y avait plus ni abus ni viols – la lecture des faits divers de n'importe quel journal aurait suffi pour s'en convaincre –, mais j'osais croire, comme plusieurs sans doute, que les choses allaient « dans le bon sens » depuis quarante ou cinquante ans, c'est-à-dire depuis que les femmes avaient décidé de revendiquer l'égalité et commencé leur œuvre d'éducation. Je me disais que les hommes avaient aujourd'hui davantage conscience des besoins et des attentes des femmes, que les femmes savaient mieux se faire respecter, que tout le monde comprenait l'importance du

La vérité est que nous avons affaire non pas à une lutte typiquement moderne visant à se libérer des vieilles contraintes morales, qu'elles soient de nature religieuse ou petite-bourgeoise, mais à une lutte exprimant un besoin de morale, du moins : la nécessité d'établir – ou de rétablir – certaines limites à l'expression du désir.

Je pensais à mes deux filles, bientôt adolescentes, à ce qu'il faudrait dire et faire pour les protéger, sans pour autant les alarmer ou les décourager d'aimer. Je me disais qu'il fallait réagir, marquer ma sympathie pour les victimes ou dénoncer la bêtise de tel commentateur qui brandissait la présomption d'innocence comme seule réponse aux horreurs révélées. Mais je dois avouer que je craignais de commettre un faux pas, d'être mal compris, mal cité, ou alors accusé de profiter de ces affaires pour gagner un peu de visibilité. Je me souviens d'ailleurs d'un jeune écrivain qui s'était accusé lui-même, sur les réseaux sociaux, de manquements dans ses relations avec des femmes – rien d'illégal, juste un peu de rudesse et d'inconscience dans la quête de son plaisir –, écrivain à qui des collègues avaient reproché d'attirer l'attention sur lui-même plutôt que sur les victimes. Plusieurs y voyaient une mise en scène narcissique, une intervention calculée – car quel besoin de cet acte public de contrition ? n'était-il pas plus juste de s'adresser directement à ses anciennes flammes sans se donner ainsi en spectacle ? J'avais aussi assisté de loin aux inter-

consentement, des idées véhiculées par l'école publique que j'avais fréquentée et dont j'avais peut-être été, je m'en rendais alors compte, l'élève trop docile. L'abattement que j'éprouvais était semblable à celui que j'avais ressenti devant la révélation des nombreux cas de corruption du pouvoir politique au début des années 2010, qui m'avait convaincu que la Révolution tranquille n'avait finalement rien changé aux mœurs des partis, que l'Histoire avait une fâcheuse tendance à se répéter, que le temps n'arrangeait pas tout, qu'il n'arrangeait peut-être même rien du tout. En découvrant tous ces cas d'abus et d'agression, j'étais aussi pris de tristesse à la pensée qu'un nouveau chapitre dans la pénible guerre des sexes venait de s'ouvrir, que l'amour heureux, celui d'hommes et de femmes qui se respectent et font de leur mieux pour mener une vie harmonieuse, qui font des projets et demeurent unis malgré les épreuves, apparaissait plus que jamais comme une anomalie, un phénomène aussi étrange qu'irreprésentable, que décidément, et c'était bien dommage, un tel amour était condamné à demeurer encore et toujours *sans histoire*.

Par moments, je me suis demandé si les choses n'avaient pas empiré depuis que la pornographie *hardcore* était devenue la principale forme d'éducation sexuelle disponible ; si la disparition des anciennes contraintes morales, aussi étouffantes qu'elles aient pu sembler à ceux qui les avaient connues, n'était pas en partie responsable de la multiplication des révélations de cas d'agression. Toutes ces dénonciations étaient du moins le signe d'une mutation décisive du discours en matière de sexualité. Nous avons le souvenir de cette époque lointaine, celle des années 1960-70, où il s'agissait d'abolir les interdits, de revendiquer le droit d'exprimer et de suivre ses désirs, de leur laisser le champ libre (« Prenons nos désirs pour des réalités », « Il est interdit d'interdire », « Vivre sans temps mort et jouir sans entrave », scandaient les soixante-huitards), le droit de coucher sans devoir en subir les conséquences non désirées, le droit d'aimer qui on voulait et comme on voulait, le droit de divorcer, de vivre en union libre, et ainsi de suite. Des femmes se débarrassaient de leur soutien-gorge, des gais s'embrassaient dans la rue, les hippies pratiquaient l'amour libre en rêvant d'une vie menée à l'écart de toute société, des professeurs couchaient avec leurs étudiantes, devenues par la magie de l'idéologie de simples « camarades », tout cela au nom d'une liberté acquise dans l'ivresse des commencements. Un demi-siècle après cette révolution, comment ne pas être frappé par l'immense contraste ? Loin de combattre les interdits ou de plaider en faveur de la libération du désir, c'est-à-dire de pousser plus loin dans le sens des révoltes passées, le mouvement #MoiAussi cherchait au contraire à rappeler que la liberté des uns équivaut parfois à l'oppression des autres, que le consentement n'est jamais chose acquise, que parmi les droits conquis se trouve celui de dire non – « *Nao e nao* », clamaient les Brésiliennes. Bien sûr, les médias parlaient du mouvement de dénonciation comme d'une « libération de la parole », comme pour établir un lien de continuité avec la grande époque de la libération sexuelle, et il y avait certainement quelque chose de libérateur dans le fait de pouvoir rompre le silence et partager sa souffrance. Mais la vérité est que nous avons affaire non pas à une lutte typiquement moderne visant à se libérer des vieilles contraintes morales, qu'elles soient de nature religieuse ou petite-bourgeoise, mais à une lutte exprimant un *besoin de morale*, du moins : la nécessité d'établir – ou de rétablir – certaines limites à l'expression du désir.

Qu'on me comprenne bien : en insistant sur la dimension morale du mouvement #MoiAussi, je ne cherche pas à le discréditer ou à en réduire la portée. Je ne voudrais pas non plus laisser croire que la liberté de désirer conduit fatalement au désir de détruire, même si le désir sexuel n'est pas fait que de beaux et bons sentiments (j'y reviendrai). Je veux seulement situer le mouvement de dénonciation dans le contexte qui est le sien et qui n'a plus grand-chose à voir avec l'époque lointaine de la révolution sexuelle, pour la bonne raison que la nature du pouvoir a changé, que les motifs de révolte et de contestation ne sont plus les mêmes, et que surtout, fait capital, les institutions et les structures sociales ont aujourd'hui pour fonction moins de réprimer le désir, ou d'inviter à le sublimer (même si elles continuent tant bien que mal de le

faire), que de l'encourager à s'exprimer et à se réaliser dans l'immédiat, de manière aussi littérale que possible, en vertu d'une fidélité à la nature qui s'impose comme la grande loi de notre temps. Le refus des limites n'est plus une attitude adolescente à déplorer, mais une vertu cardinale, porteuse des plus belles promesses. Il suffit de porter attention au message inlassablement véhiculé par la publicité, aux discours sirupeux des films hollywoodiens et à l'idéologie de pacotille qu'ils servent aux enfants, de parcourir les pages des ouvrages de croissance personnelle et des magazines consacrés à l'art de vivre, d'entendre ces innombrables histoires de réussite que les médias nous resservent jusqu'à plus soif, pour constater l'incapacité absolue de notre époque d'intégrer dans sa conception de l'individu les notions de renoncement et d'acceptation. Sans cesse nous sommes appelés à écouter notre cœur ou notre instinct pour repousser les limites, à croire que rien, dans ce monde, ne saurait mettre un frein à nos rêves les plus fous, à faire fi des contraintes afin de nous épanouir sans réserve, à demeurer éternellement jeunes, c'est-à-dire fidèles à nos aspirations et à nos désirs les plus profonds, formules que nous accueillons et répétons comme des vérités incontestables sans bien voir qu'elles échouent à nous préparer au choc du réel et au processus de maturation qui en est le corollaire, qu'elles nous portent toujours davantage à vivre dans l'insatisfaction. La foi dans les potentialités humaines est une grande et belle chose, c'est l'évidence (et il faut lire les pages admirables qu'Emerson y a consacrées pour s'en persuader), mais elle est sans valeur si elle n'accueille pas le doute, si elle refuse l'épreuve de la réalité. Or, à l'heure actuelle, personne ne semble en mesure de faire entendre une telle réserve.

C'est que le refus des limites peut compter sur un allié objectif de taille, le capitalisme marchand, dont l'édifice entier repose sur la stimulation incessante du désir – de jouir, de consommer, de posséder. La stimulation du désir jusqu'à outrance est la loi fondamentale de l'économie néolibérale, à laquelle plus aucun domaine de l'existence humaine ne semble pouvoir échapper, y compris la sexualité, tout à la fois l'instrument désigné et l'objet privilégié d'un vaste dispositif polymorphe voué à une campagne de séduction tentaculaire. La sexualité mobilisée et célébrée par un tel dispositif est d'autant plus puissante qu'elle reconduit et renforce sans cesse les archétypes, qu'elle se contente de répéter les idées reçues : les hommes préfèrent les blondes aux longues jambes, les femmes aiment les hommes qui conduisent de grosses cylindrées, et ainsi de suite. Le bombardement d'images à forte teneur érotique auquel nous sommes aujourd'hui soumis est sans précédent. Nous évoluons dans une atmosphère de rut permanent, où les hommes sont encouragés à se montrer toujours plus forts et entreprenants, voire obsédés et toujours prêts à passer à l'acte, quels que soient le lieu et l'heure, où les femmes sont invitées à se faire belles et aguicheuses, capables des gestes les plus hardis en même temps que toujours offertes. Le tout prend les allures burlesques d'un documentaire animalier, où les mâles paradedent et se battent pour la possession des femelles tandis que les femelles n'accordent leurs faveurs qu'à ceux qui présentent les attributs les plus prometteurs, en vertu d'une extension du domaine de la lutte

dont Houellebecq a bien montré les effets délétères.

Le capitalisme marchand ne mobilise pas seulement les instincts généreux de vitalité et de créativité ; il mobilise aussi, pour que l'économie réponde à l'exigence de croissance illimitée, les instincts les plus destructeurs. Dans la frénésie de la consommation, les objets doivent succéder aux objets, les nouveaux produits aux anciens, en vertu d'une obsolescence programmée à l'échéance toujours plus rapprochée. Le cycle de la production et de la consommation est un cycle qui crée autant qu'il détruit, qui donne la vie et qui tue, qui scelle l'union immensément profitable, en même temps que terriblement perverse, d'Éros et de Thanatos mis au service du grand capital.

•

Nous touchons là au cœur du nouveau malaise que je cherche à définir et dont le mouvement #MoiAussi a contribué à révéler l'ampleur. Un tel malaise tient à l'existence d'une opposition irréconciliable entre le devoir d'obéissance à nos désirs – qui est la première exigence de l'époque, à la fois le moteur de toutes les croissances et la cause de toutes les perversions – et la nécessité, de plus en plus pressante, d'établir ou de rétablir des limites dont nous n'arrivons plus à comprendre le sens, dont nous avons perdu jusqu'au souvenir. Pour dire les choses un peu brutalement, une société peut difficilement encourager l'obéissance au désir et sa stimulation à outrance – en particulier le désir sexuel masculin – et réclamer en même temps l'établissement de limites plus contraignantes à l'expression du désir, sans que les rapports humains virent à la catastrophe, sans que l'on voie naître et se multiplier des crapules à la Harvey Weinstein ou à la Tariq Ramadan. Des lois plus sévères et une réforme de l'appareil judiciaire permettront certainement de rendre justice aux victimes, afin de répondre à cette sensibilité nouvelle que j'ai cherché à définir, mais si la seule motivation pour ne pas commettre de violence sexuelle tient à la peur de se faire prendre, si la lettre de la loi s'impose sans que son esprit soit accueilli, si, autrement dit, personne ne comprend au nom de quel idéal ou de quel principe supérieur il faudrait consentir à respecter les limites établies, il faut craindre non seulement que rien ne change, mais que la situation s'aggrave, au prix d'un malaise toujours plus douloureux.

La contradiction, j'insiste, devrait nous alerter : alors qu'on n'a jamais autant manifesté en faveur du respect des droits et de la dignité des femmes, jamais on n'a nourri à leur endroit des fantasmes sexuels aussi cruels et régressifs. Si bien que nous nous trouvons tous, hommes et femmes, pris entre deux feux : en même temps qu'on cherche à rendre les hommes sensibles aux besoins et aux attentes des femmes et qu'on encourage les femmes à exprimer leur désir, on propose en quantité industrielle des images d'hommes agressifs et insensibles, obsédés par la quête de leur seul plaisir, et autant d'images de femmes soumises et obéissantes, capables de jouir sur commande. Les scénarios d'abus, d'agression, de viol et même de viol collectif ne relèvent plus de l'ordre compensateur des fantasmes inavouables, ils sont devenus une

expérience possible, une histoire qui n'est plus qu'à un clic d'être vue et consommée, ou alors un film dont nous pouvons devenir les « héros », à tourner et diffuser soi-même au moyen de Snapchat ou de YouPorn, pour le bénéfice de millions de consommateurs avides de produits amateurs. La pornographie ne sert plus seulement à pallier les manques du réel ; elle agit sur le réel, jusqu'à en déterminer la teneur et la forme. Elle n'est plus un simple défouloir, une « soupape » de sûreté ou une réserve d'imagination pour les temps de disette, elle est devenue la source de normes en matière de sexualité, une autorité dont le pouvoir se renforce sans cesse. Si bien que, dans l'état actuel des choses, je doute fort que des campagnes de sensibilisation en appelant à ce qu'il y a de meilleur en nous soient en mesure d'établir un rapport de force face à un complexe pornographique-industriel qui génère des milliards de dollars de profits en exploitant nos plus bas instincts.

Je ne saurais offrir de remède ni même dire s'il peut en être autrement. Peut-être la contradiction doit-elle être portée au compte de notre imperfection, de cette « bête » humaine, trop humaine, dont nous faisons hélas le plus souvent les frais. À cet égard, la lecture des grandes œuvres n'offre guère de consolation. De *L'Iliade* aux *Particules élémentaires* en passant par *Œdipe roi*, *Tristan et Iseut*, *Andromaque*, *Werther*, *Les liaisons dangereuses*, *Anna Karénine* et *Lolita*, le sexe et la violence semblent appelés à figurer l'éternelle querelle de l'amour et de la mort, autant d'exemples qui rappellent que « la littérature n'est pas un concours de beauté morale » (Roth), qu'« on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments » (Gide). Qu'on me permette au moins de revenir aux constats formulés par Freud dans son essai admirable, où j'ai trouvé le motif central de mon propre essai. Au moment de commencer l'écriture de *Malaise dans la civilisation*, vers la fin des années 1920, Freud constatait que, en dépit de tous les progrès offerts par ce qu'on appelait alors la « vie moderne », ses contemporains n'étaient pas plus heureux. Non seulement les Européens savaient qu'ils étaient encore loin d'avoir goûté au bonheur promis, mais la Grande Guerre, dont les blessures demeuraient vives, leur indiquait qu'ils s'en éloignaient probablement. Voilà pourquoi les appels au sacrifice en faveur du bien commun étaient de moins en moins entendus. Freud sentait que quelque chose, dans le cœur de ses contemporains, avait changé, que de vieilles digues étaient en train de céder sous l'effet d'une impatience grandissante. Il s'inquiétait de leur exigence de liberté qui, selon lui, n'avait rien à voir avec les récentes conquêtes de la société démocratique, mais révélait plutôt les restes d'un « individualisme indompté » hostile à toute civilisation. « La liberté individuelle, écrivait-il, n'est nullement un produit culturel. C'est avant toute civilisation qu'elle était la plus grande, mais aussi sans valeur le plus souvent, car l'individu n'était guère en état de la défendre⁷. »

Freud voulait rappeler que l'apparition du droit et de la justice visait à mettre un frein à la volonté de puissance individuelle en établissant le pouvoir de la collectivité, à donner à chacun « l'assurance que l'ordre légal désormais établi ne sera[it] jamais violé au profit d'un seul individu ». L'individualisme indompté ne pouvait mener qu'à un

déchaînement de violence, libérer la part sombre contenue dans chaque être :

L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. [...] L'homme est tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer⁸.

Le portrait est désespérant, mais quand on sait dans quels abîmes d'horreur l'humanité s'apprêtait à plonger dans les années qui allaient suivre, on est forcé d'en reconnaître la justesse. C'est pour se prémunir contre la « bête » sommeillant en chaque homme que Freud plaiderait en faveur de ce qu'il appelait le « renoncement culturel », en rappelant l'importance pour une société de développer chez ses membres la capacité de différer la jouissance, de leur fournir des occasions de sublimer le désir, y compris le désir sexuel, l'objectif étant de forcer le besoin d'agression à s'exprimer ailleurs que dans la sexualité, ou alors à se muer en une force mise au service de la vie, Thanatos se trouvant placé sous le pouvoir d'Éros – et non plus l'inverse.

On peut évidemment voir en Freud un penseur d'un autre âge, le représentant d'un monde dont nous nous sommes affranchis. Et il est vrai qu'à première vue notre époque partage peu de choses avec celle du *Malaise dans la civilisation*. L'exigence de liberté des individus ne nous apparaît pas comme une demande « hostile à la civilisation ». Nous y voyons au contraire la manifestation la plus éclatante de la dignité humaine, le signe de la volonté de chaque individu d'assumer en toute conscience la responsabilité de son destin. L'exigence de « renoncement culturel » nous paraît carrément inadmissible, en particulier en matière de sexualité, où l'heure est à la reconnaissance et à la célébration de la diversité maximale. La distance entre les époques ne devrait cependant pas nous faire perdre de vue cette intuition fondamentale de Freud, à savoir que le désir cherche toujours, par nature, à déborder son objet, qu'il ne considère jamais ce qu'il possède mais toujours ce qui lui échappe, bref qu'il est dans l'ordre du désir de *tendre vers l'illimité*. Toutes les sociétés, affirme Freud, ont vu dans cette tendance du désir vers l'illimité un danger, auquel elles ont offert une réponse, tantôt pour le mieux, tantôt pour le pire. Et une telle réponse, écrivait Norbert Élias, n'a jamais pu faire l'économie de l'autocontrainte qui est « la condition commune de l'humanité », le « cœur structurel du processus de civilisation » qui permet de « retarder, supprimer, transformer [...] ses pulsions élémentaires⁹ ». Or la nouveauté de notre époque, comparativement aux précédentes, c'est de ne plus voir dans cette tendance du désir vers l'illimité un danger, de ne plus même admettre l'existence d'une telle tendance, voire de nier la nécessité de l'autocontrainte. Nous en sommes venus à croire, pour des raisons qui ont entre autres à voir avec le triomphe du capitalisme et l'établissement de la société des droits, que

tous les désirs – ou presque – peuvent être satisfaits, que la libération du désir nous conduira à une civilisation du plaisir, à une société sans douleur, heureuse et apaisée, libre et prospère, que la réalisation des désirs individuels peut coïncider avec l'atteinte du bien commun. Cette conviction est devenue d'autant plus puissante qu'elle demeure encore largement inconsciente, cachée dans les replis d'une existence individuelle que nous en sommes venus à concevoir non plus comme partie d'un ensemble, mais comme entité autonome.

Voilà pourquoi nous devons craindre que le réveil, qui surviendra tôt ou tard, soit brutal. Car une société qui se montre incapable d'admettre la nécessité de limites finit par atteindre un point au-delà duquel la chute est inévitable. Mais voilà également pourquoi il convient de voir dans le mouvement #MoiAussi, aussi imparfait qu'il soit, un signe d'espoir. Le besoin d'assigner un cadre et des normes à l'expression du désir n'est rien d'autre que le sursaut d'une civilisation cherchant à se rappeler à elle-même une vérité élémentaire, aussi désespérément simple que difficile d'application, une vérité qui précède toute philosophie, toute religion, et dont Freud lui-même, après avoir cru un temps pouvoir s'en passer, reconnaissait la nécessité, parce que rien, justement, « n'est plus contraire à la nature humaine primitive¹⁰ » : il faut aimer son prochain comme soi-même. ■

1. Statistique Canada, *La victimisation criminelle au Canada, 2014*, www150.statcan.gc.ca/n1/pub/85-002-x/2015001/article/14241-fra.htm, consulté le 12 juin 2018. En 2014, six cent trente-trois mille agressions sexuelles ont été déclarées à la police. De ce nombre, mille huit cent quatorze se sont soldées par une condamnation. D'après les données de la même enquête, seulement cinq pour cent des crimes sexuels font l'objet d'une déclaration.

2. Suzanna Danuta Walters, « Why can't we hate men ? », *The Washington Post*, 8 juin 2018. La professeure de sociologie de la Northeastern University affirme que, dans la foulée des révélations d'agression, « il semble logique de haïr les hommes [it seems logical to hate men] ». Elle s'interroge ensuite sur l'opportunité de mener une action violente : « Peut-être est-il temps pour nous toutes de jouer aux Thelma et Louise et Foxy Brown et de botter le derrière des hommes [maybe it's time for us to go all Thelma and Louise and Foxy Brown on their collective butts]. »

3. Les amateurs de hockey se rappelleront qu'il y a quelques années à peine la Ligue nationale se servait des scènes les plus violentes pour faire la promotion du sport. Les amateurs admiraient les joueurs les plus rudes et impitoyables, qu'ils considéraient comme des modèles de virilité, des « vrais ». Un hockeyeur qui aurait révélé la souffrance causée par les commotions cérébrales subies avait toutes les chances de passer pour un être faible et digne de mépris.

4. Georges Vigarello, *Histoire du viol. XVI^e-XX^e siècle*, Seuil, 1998, p. 247.

5. Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Plon, coll. « 10/18 », 1948, p. 78.

6. La virulence de la formule #BalanceTonPorc a rappelé une vérité toute simple, à savoir que la violence engendre la violence, qu'une victime d'agression a toutes les chances de devenir agressive. Dans une société machiste comme celle de la France, il ne fallait pas se surprendre que les dénonciatrices veuillent singer leurs agresseurs en s'exprimant avec une rudesse toute virile. Mais leur volonté manifeste de passer à l'offensive, de salir l'image de ceux qui les avaient salies, explique aussi que le mouvement ait suscité dans ce pays plus de résistance et de critiques qu'ailleurs.

7. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1934, p. 26.

8. *Ibid.*, p. 37.

9. Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, traduit de l'anglais par Josette Chicheportiche et Fabienne Duvigneau, Fayard, coll. « Agora », 1994 [1986], p. 58.

10. *Ibid.*, p. 38.